



## Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

22 | 2011  
Varia

---

# Comment devient-on français quand on est juif et polonais ?

Itinéraires comparés de rescapés de la Shoah

*How becoming French when you are a Polish Jew ? Compared itineraries from Holocaust survivors*

Alban Perrin

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6563>  
ISSN : 2075-5287

### Éditeur

Centre de recherche français de Jérusalem

### Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2011

### Référence électronique

Alban Perrin, « Comment devient-on français quand on est juif et polonais ? », *Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem* [En ligne], 22 | 2011, mis en ligne le 25 mars 2012, Consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/bcrfj/6563>

---

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

© Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem

---

# Comment devient-on français quand on est juif et polonais ?

Itinéraires comparés de rescapés de la Shoah

*How becoming French when you are a Polish Jew ? Compared itineraries from Holocaust survivors*

Alban Perrin

---

- 1 Une part importante des rescapés de la Shoah qui vivent aujourd'hui en France est d'origine polonaise. Certains sont nés dans l'Hexagone, d'autres ont suivi leurs parents, d'autres ont été accueillis en France à la fin de la Seconde Guerre mondiale, d'autres enfin ont quitté la Pologne après 1945. Toutes ces personnes ont suivi des trajectoires différentes. Certaines parlent polonais, d'autres pas, mais toutes partagent les mêmes racines. Aucune pourtant, loin s'en faut, ne s'identifie au fait national polonais. À mesure que les années passent, leur terre natale (sinon la leur du moins celle de leurs parents) ne représente plus qu'un point brumeux alors qu'ils vivent, à l'inverse, leur appartenance à la nation française comme une évidence parfaite, un fait acquis, une réalité qui n'a pas lieu d'être interrogée. Comment pourrait-il d'ailleurs en être autrement pour des personnes qui portent souvent à la boutonnière l'insigne écarlate de la Légion d'Honneur, les Palmes académiques ou la Médaille de la Résistance ? Qui pourrait davantage se sentir français que ces hommes et ces femmes régulièrement invités dans les établissements scolaires pour contribuer à l'enseignement de l'histoire et à la formation citoyenne des nouvelles générations ?
- 2 L'étude comparée de leurs trajectoires individuelles offre un point d'entrée idéal pour analyser l'intégration des Juifs polonais à la société française. Dans quelles circonstances ont-ils quitté la Pologne ? Comment sont-ils devenus français ? À quels obstacles se sont-ils heurtés ? Quand ont-ils définitivement acquis la nationalité française ? Quel regard portent-ils aujourd'hui sur leur pays d'origine ?
- 3 Neuf survivants de la Shoah, hommes et femmes, régulièrement sollicités par le Mémorial de la Shoah pour rencontrer des classes ou accompagner des voyages d'étude à

Auschwitz, ont été interrogés dans le cadre de cette étude. Les entretiens biographiques ont été réalisés entre juillet et novembre 2010, le plus souvent au domicile des personnes rencontrées<sup>1</sup>. Une grille de questions ouvertes, destinée à favoriser la comparaison des données recueillies, avait été élaborée au préalable. L'exploitation de témoignages écrits, parfois inédits, a permis d'intégrer aux résultats trois autres trajectoires individuelles<sup>2</sup>.

- 4 Au total, l'analyse porte sur un groupe de douze personnes. Trois sont nées à Paris : Ida Grinspan (1929), Charles Zelty (1927) et son frère Maurice (1932) ; deux sont arrivées en France avec leurs parents avant l'avènement du régime nazi : Sarah Montard (1930) et Jacques Zylbermine (vers 1932) ; deux se sont réfugiés en France en 1939 (Alter Fajnzyblberg) et 1940 (Jules Fainzang) ; et cinq sont arrivés après 1945 : Isabelle Choko (1946), Régine Frydman (1947), sa sœur Nathalie (1948), Benjamin Orenstein (1951) et Teresa Stiland (1957). Neuf ont été déportés à Auschwitz : six depuis la France et trois depuis la Pologne, après avoir transité par les ghettos de Łódź et Annopol, près de Lublin. Deux autres ont été enfermées avec leurs parents dans le ghetto de Varsovie, d'où elles sont parvenues à s'enfuir. Le douzième a été caché en France par un réseau de résistance.

Nom	Date de naissance	Lieu de naissance	Arrivée en France
Charles Zelty	03/04/1927	Paris	-
Maurice Zelty	17/04/1932	Paris	-
Ida Grinspan, née Fensterszab	19/11/1929	Paris	-
Sarah Montard, née Lichtsztejn	16/03/1928	Gdańsk (Dantzig)	1930
Jacques Zylbermine	08/05/1928	Włoszczowa	vers 1932
Alter Fajnzyblberg	23/10/1911	Otwock	1939
Jules Fainzang	18/05/1922	Varsovie	1940 et 1960
Isabelle Choko, née Sztrauch	18/09/1928	Łódź	1946
Régine Frydman, née Apelkir	17/11/1932	Varsovie	1947
Nathalie Metz, née Apelkir	29/01/1940	Varsovie	1948
Benjamin Orenstein	15/09/1926	Annopol	1951
Teresa Stiland, née Rozenberg	02/07/1925	Częstochowa	1957

- 5 L'analyse comparée de ces douze trajectoires individuelles n'a pas pour ambition de proposer une vue exhaustive de l'immigration des Juifs polonais en France au xx<sup>e</sup> siècle. Ce groupe de douze personnes ne présente aucune valeur statistique, mais la diversité de leurs parcours permet d'appréhender les conditions de l'arrivée des immigrants juifs avant et après la Seconde Guerre mondiale. L'objectif est de dégager des faits saillants et des axes de recherche dans le cadre de la réflexion initiée par le Centre de civilisation française de l'université de Varsovie sur les Juifs polonais en France et en Israël. Ce travail

est aussi l'occasion d'élargir le regard porté sur l'itinéraire des rescapés de la Shoah en ne se focalisant pas uniquement sur le crime auquel ils ont survécu, comme une expérience terrifiante échappant à tout effort d'analyse.

## Fuir la misère et l'antisémitisme

- 6 Charles Zelty est né à Paris le 3 avril 1927. Son père, Kalmann (Camille), était arrivé en France quelques années auparavant avec son grand-père, deux oncles et deux tantes. Il avait épousé en premières noces une française, Suzanne, avec qui il avait eu deux enfants : Robert et Florette. Cette première union dura peu, et, vers 1926, il rencontra sa deuxième femme, Françoise, avec qui il eut quatre enfants : Charles, Dora (Denise), Odette et Maurice. Leur père exerça un temps le métier de brocanteur. Charles et Maurice ne connaissent pas les circonstances exactes de son arrivée en France, ni le nom de sa ville natale. Il mourut en 1935, à 39 ans, à l'hôpital Lariboisière au cours d'une intervention chirurgicale. Leur mère, originaire de Bessarabie, était née en France et ne connaissait que quelques mots de yiddish. Elle perdit la vie à son tour en 1938, alors qu'elle n'avait que 29 ans. Les quatre frères et sœurs, demeurés orphelins, furent recueillis par leurs tantes et dispersés.
  
- 7 Les souvenirs d'Ida Grinspan sont nettement plus précis. Sa mère, originaire d'Ostrów Mazowiecki, à une centaine de kilomètres au nord-est de Varsovie, avait perdu ses parents et sa sœur pendant la Première Guerre mondiale. Restée seule avec un frère, elle était partie vivre à Berlin, chez un oncle qui travaillait dans le secteur de la fourrure. Là, elle rencontra le père d'Ida, lui-même natif d'un petit village des environs de Łódź. Le jeune couple, marié religieusement, quitta Berlin pour Paris en 1923, probablement à cause de l'inflation galopante et de la crise économique qui sévissaient en Allemagne. Le frère aîné d'Ida naquit à Paris en 1924, et ses parents se marièrent civilement à la mairie du XI<sup>e</sup> arrondissement en 1926. Trois ans plus tard, Ida vit le jour à l'hôpital Rothschild. Selon elle, deux facteurs essentiels ont poussé ses parents à quitter leur terre natale : la misère et l'hostilité de la population polonaise à l'encontre des Juifs. « *Toute petite, dit-elle, j'ai su ce qu'était un pogrom.* »
  
- 8 Les mêmes explications reviennent dans les récits de Sarah Montard et Jacques Zylbermine, arrivés en France au tout début des années 1930. Sarah est née à Dantzig (Gdańsk) en mars 1928, mais a vécu jusqu'à l'âge de deux ans dans une petite localité de la région de Breść nad Bugiem (Brest-Litovsk), chez ses grands-parents maternels. Sa mère était couturière à façon. Son père, poète et journaliste yiddish, enseignait dans les écoles juives. Tous deux, issus de familles très religieuses, avaient rejeté la tradition et, séduits par les théories révolutionnaires de Bakounine et Kropotkine, étaient devenus anarchistes. En 1929, son père partit en France rejoindre l'un de ses frères. Un an plus tard, en octobre 1930, Sarah et sa mère émigrèrent à leur tour. « *La situation économique, raconte Sarah, était très mauvaise, et l'antisémitisme polonais de plus en plus virulent.* »
  
- 9 La famille de Jacques Zylbermine a quitté la Pologne dans des circonstances similaires. Un oncle maternel, installé à Nancy, avait proposé à son père de le rejoindre. Vers 1932, celui-ci put faire venir sa femme et ses quatre enfants, restés à Włoszczowa, à mi-chemin entre Częstochowa et Kielce. Jacques, né en mai 1929, était le cadet de la famille. Il dresse de son pays natal un portrait au vitriol : « *La Pologne avant la guerre était une économie complètement, totalement archaïque, à plus de 80 % agricole. Avant-guerre, la Pologne était*

moyenâgeuse et le mot n'est pas trop fort. Et des mentalités complètement arriérées. Alors les Juifs... On leur racontait depuis leur naissance que les Juifs avaient tué le Christ. Ils ne savaient même pas qu'il était juif. Alors, pour un Polonais plus ou moins normal se faire un Juif, comme on dit vulgairement, c'était une bonne action. »

## « Heureux comme Dieu en France »

- 10 Si les enfants des immigrants juifs ont conservé une image négative de la Pologne de l'entre-deux-guerres, ils se souviennent en revanche avec émotion de l'attachement de leurs parents pour leur pays d'accueil. « Pour mes parents, indique Sarah, le rêve c'était la France. La France, c'était le pays des Droits de l'Homme, de la Révolution, de la liberté et de la douceur de vivre. D'ailleurs, il y a une expression en yiddish qui dit heureux comme Dieu en France : *Gliklekh vi got in Frankraych*. » « Mes parents ont choisi la France pour des raisons idéologiques, renchérit Ida. C'était le pays de la liberté, le pays des Droits de l'Homme. C'était le pays qui avait blanchi Dreyfus. Voilà, c'est tout. Et puis j'ai été élevée comme ça, mon père, mes parents, je le dis toujours dans mes témoignages, mes parents se félicitaient sans cesse d'avoir choisi la France pour venir y vivre. »
- 11 De fait, deux raisons principales semblent avoir motivé l'installation des familles juives polonaises en France : la promesse d'une vie libre, loin des persécutions, et l'attrait d'une grande puissance économique. Ce dernier facteur est souligné avec emphase par Jacques : « À l'époque la France, c'était vraiment le diamant de l'Europe, aussi bien économiquement qu'en terme de puissance militaire aussi. C'était brillantissime. » Pour les familles de Jacques et de Sarah, la présence d'un parent, parti aux avant-postes, a joué un rôle déterminant dans la décision de l'émigration et le choix de la France. D'autres considérations, financières ou idéologiques, ont pu également entrer en ligne de compte : « Trois sœurs de ma mère, explique ainsi Sarah, ont émigré en Palestine dans les années 1930-1931. Comme mes parents n'étaient pas sionistes, ils ne sont pas partis en Palestine, et comme ils n'avaient pas d'argent, ils ne sont pas partis en Amérique. Ce sont mes grands-parents qui ont prêté l'argent du voyage. » Sionistes ou pas, les candidats au départ avaient l'intime conviction que l'avenir des Juifs n'était pas en Pologne.

## Les voies de l'intégration

- 12 Une fois installés, les migrants s'intégrèrent progressivement à la société française. Le plus urgent, bien évidemment, était de trouver du travail : « Au début, poursuit Sarah, mes parents étaient surveillés par la police, en tant que gens de gauche, mais assez vite ma mère a obtenu un permis de travail en tant qu'ouvrière à domicile dans la confection pour dames. Elle était payée à la pièce. J'ai toujours vu ma mère trimer. » Le père d'Ida, comme beaucoup d'immigrants juifs, travaillait également dans la confection : « Mon père travaillait à la maison. Il était tailleur sur mesure. Il travaillait pour le Louvre, pour d'autres grandes maisons, et il habillait aussi certaines personnes du quartier. Il faisait beaucoup d'heures. Dans ce métier-là, on travaillait même le soir après le dîner. »
- 13 Rapidement, les parents d'Ida s'installèrent dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement. L'insertion des nouveaux venus dans la vie quotidienne du quartier joua un rôle moteur dans leur intégration : « On était tout à fait, comment dirai-je, intégrés dans la population. Les voisins nous aimaient bien. Mes parents étaient tout à fait vraiment, comment dirai-je, intégrés dans ce petit

coin qui était comme un petit village. Le XIX<sup>e</sup> arrondissement, ce n'était pas des grands immeubles. Pour donner un exemple, il n'y avait pas le téléphone à l'époque. Eh bien, c'était le café du coin qui servait de relais et de temps en temps on entendait la dame du café qui sortait et qui criait : "Monsieur Jacques, téléphone !" Mon père, sa sortie quotidienne, c'était d'aller prendre son petit café chez ce bougnat. Il allait là, il papotait un peu avec les gens. Il avait un petit moment de détente avant de commencer sa journée. »

- 14 De nombreux juifs d'Europe orientale, parlant yiddish, habitaient dans le XX<sup>e</sup> arrondissement, notamment dans le quartier de Belleville. C'est là que Sarah, Charles et Maurice passèrent les premières années de leurs vies. Tous les trois se souviennent d'un quartier d'immigrants juifs assez pauvres et de petits appartements sans confort : « Le logement, explique Charles, c'était deux pièces. La première servait de chambre à coucher à mes parents, dans la deuxième, la salle à manger, il y avait une table et un lit-cage. Le lit-cage était pour moi. La cuisine n'avait pas de fenêtre extérieure. Les WC étaient entre deux étages. » Même description chez Sarah : « À Paris, nous avons d'abord habité dans un hôtel du XV<sup>e</sup> arrondissement, où des Juifs russes côtoyaient des Russes blancs. Puis, très vite, nous avons déménagé dans le XX<sup>e</sup> arrondissement, où les loyers étaient moins chers. C'est là que la population juive se retrouvait. Tout le monde parlait le yiddish. Là, nous avons habité différents logements qui ressemblaient plutôt à des taudis qu'à des palais. Dans nos une ou deux pièces cuisine, il n'y avait pas d'eau et souvent pas d'électricité. Nous étions éclairés au gaz. Un point d'eau était situé sur le palier et les WC dans la cour ou à mi-étage. » Malgré les difficultés matérielles, Sarah conserve la nostalgie du quartier de son enfance : « Nous étions vraiment très pauvres mais j'étais une enfant heureuse. J'appréciais la vie animée du quartier de Belleville, ses marchands des quatre saisons, ses vitriers et ses fripiers qui déambulaient dans la rue en criant leur rengaine, ses chanteurs des rues... »
- 15 Autre puissant facteur d'intégration : la langue. Après avoir trouvé un travail et un logement, les immigrants juifs polonais apprirent le français. « Mes parents ont tout de suite été à l'Alliance française prendre des cours, explique Sarah. C'était primordial d'apprendre le français pour s'intégrer à la population. » Le même état d'esprit animait les parents d'Ida : « Le dimanche matin, il y avait un monsieur qui venait donner des cours de violon à mon frère, et ce même monsieur, j'ignore ses qualités s'il était professeur ou quoi, donnait des cours de français à mon père. Le dimanche matin, pendant une heure, deux heures, ils s'enfermaient dans la salle à manger et il apprenait le français. Mon père ne voulait pas que j'assiste à ces cours. Moi, je voulais rentrer, et il me disait : "Non, ce n'est pas pour toi, c'est pour moi". Et vraiment je trouve que cette volonté de se perfectionner en français, c'est un signe important d'intégration. Cette volonté d'apprendre le français pour un homme qui faisait tellement d'heures dans la semaine, c'est quand même exemplaire. » Fait significatif, la génération des migrants commença souvent à parler français au contact de ses propres enfants : « Ils ont commencé à apprendre le français un peu avec nous, précise Ida, quand on est allés à l'école maternelle, et puis petit à petit ils s'y sont mis. (...) À la maison, comme ils ne parlaient pas français, mes parents nous parlaient yiddish et nous, on leur répondait en français. »
- 16 À la différence de leurs parents, Ida, Sarah et Jacques ont appris le français à l'école. Non sans problèmes : « Comme chez moi, on ne parlait pas français, ça m'a mis un peu en difficulté, explique Jacques. Ça a exigé beaucoup d'efforts de ma part. Chez nous, il n'y avait personne pour m'aider. Il y avait des trucs que je comprenais plus ou moins, d'autres que je ne pigeais pas du tout. Je pataugeais un petit peu dans la choucroute, surtout quand on conjugait les verbes. » Ida également avoue avoir beaucoup mélangé au départ le français et sa langue maternelle, mais tous insistent sur l'importance primordiale que l'apprentissage du français et l'école

avaient aux yeux de leurs parents. Selon Sarah : « Ils voulaient que leurs enfants apprennent le français. C'était ça justement l'intégration. Pour eux, c'était ça. Il fallait absolument que les enfants aillent à l'école. C'était le plus important, qu'ils ne soient pas comme eux des ouvriers tricoteurs, dans le prêt-à-porter, le cuir ou la fourrure, qu'ils fassent des études. Ils voulaient que les enfants soient médecins, avocats, enfin qu'ils fassent des études, enfin il fallait absolument déjà apprendre le français bien, bien étudier à l'école. Et quel respect nos parents nous inculquaient pour les instituteurs de l'école laïque ! » Ida se souvient encore des réflexions de son père au retour de l'école : « Mon père à quatorze ans a perdu son père et a dû aller en apprentissage. Alors aussi bien pour mon frère que pour moi, mon père était très exigeant et il fallait qu'on ait des bonnes notes et qu'on travaille. On avait de la chance d'aller à l'école. Il nous l'a fait remarquer sans arrêt. (...) L'école, c'était très important. C'était mon père qui vérifiait les livrets. Il me disait : "Il y a toujours une première, et bien la première ça doit être toi". Il n'y avait pas à discuter. Je n'avais jamais raison avec mon père. Tout ce que je pouvais invoquer, il ne voulait rien savoir. Mes parents donnaient toujours raison aux institutrices, tout le temps. Je peux dire que j'ai été élevée, et c'est important, avec le respect de l'instituteur. »

- 17 L'intégration des migrants à la société française prit un tour politique lors du Front populaire. Sarah et Ida défilèrent sur les épaules de leurs pères, Jacques sur celles de son frère. Les parents de Sarah étaient, de loin, les plus politisés : « Mes parents, gens de gauche, militaient à la Fédération anarchiste, mais là aussi existait une espèce de discrimination. Alors les Juifs ont créé le Club anarchiste juif. Là, ils refaisaient le monde en yiddish. Cela ne les empêchait pas de côtoyer des militants d'autres bords : bundistes, communistes, trotskistes... et d'y avoir des amis. » En 1935, Sarah partit à l'île de Ré dans une colonie de vacances communiste. Les petites filles, se souvient-elle, marchaient en rangs derrière des bannières rouges à franges dorées avec le marteau et la faucille. Postées sous les fenêtres du Prix Goncourt 1922, elles devaient crier : « À bas Béraud, le fasciste ! À bas Béraud, le fasciste ! »

## La rupture complète des liens avec la Pologne

- 18 Le départ des Juifs de Pologne vers la France dans les années 1920 et 1930 doit être dissocié du reste de l'immigration polonaise. De toute évidence, les Juifs ne s'identifiaient pas à l'État polonais et n'eurent pas le sentiment de quitter leur patrie. Tous d'ailleurs n'en maîtrisaient pas nécessairement la langue. C'était le cas notamment des parents de Sarah. Nés dans les confins orientaux de la Pologne en 1903 et 1904, ils avaient grandi dans l'empire tsariste et parlaient mieux russe que polonais. Les autres, dont les enfants naviguaient déjà entre le français et le yiddish, n'essayèrent pas, tout simplement, de leur apprendre la langue d'un pays qu'ils étaient heureux d'avoir quitté et où ils n'envisageaient pas de repartir. Bien au contraire, ajoutent Ida et Jacques, leurs parents utilisaient le polonais entre eux, lorsqu'ils ne voulaient pas qu'ils comprennent l'objet d'une conversation. Il était d'ailleurs rarement question de la Pologne à la maison, se souvient Ida : « Ils parlaient un peu de la Pologne, du régime, de l'antisémitisme, des brimades et, à part ça, ils avaient la nostalgie du climat de la Pologne, des forêts, des bois, de l'air qui était sain. Il y avait quelques choses dont ils se souvenaient. Il y avait des choses dont ils parlaient en bien : de l'air, des forêts, de certaines choses, de certaines denrées alimentaires. » Pour le reste, les rares fois où les enfants des immigrants entendirent parler des Polonais, c'était toujours en mal. Les souvenirs de Sarah, notamment, sont sans ambiguïté : « Quand mon grand-père maternel marchait dans la rue, il y avait même des jeunes qui le poussaient du trottoir et qui lui tiraient la barbe. »



- 19 Les parents d'Ida et Jacques ne retournèrent jamais en Pologne avant d'y être déportés par l'Allemagne nazie. Seules Sarah et sa mère firent le voyage en 1937 pour assister aux obsèques de son grand-père maternel. Cet événement fut d'ailleurs l'occasion d'organiser le départ d'autres membres de la famille. La grand-mère de Sarah suivit l'une de ses filles en Palestine, et la plus jeune sœur de sa mère vint s'installer à Paris. Le père d'Ida, dont le père était mort, échangeait des lettres avec sa mère, restée à Łódź : *« On écrivait à ma grand-mère. Elle est venue quand j'avais quatre ans à peu près, elle est venue, parce qu'elle avait un fils et une fille, ma tante, en France. Elle est restée très peu de temps. Elle ne s'est pas plu. Comme beaucoup de personnes âgées, elle a préféré rester en Pologne. Elle n'a pas voulu venir en France. Elle, elle suivait les rites. Elle était très religieuse. »*

## La transmission d'une identité juive plus culturelle que religieuse

- 20 En dehors de Jacques Zylbermine, aucun des enfants d'immigrants arrivés pendant l'entre-deux-guerres ne reçut d'éducation religieuse. *« Tous les vendredis, précise Jacques, ma mère préparait la carpe farcie pour le samedi. Mon père allait à la Schule, une petite synagogue communautaire de Nancy. Ma mère, elle respectait tout ça, et moi, au lieu d'aller au catéchisme, je faisais l'équivalent pour apprendre la Bible et l'hébreu. Je savais lire les caractères hébraïques. »* Le père d'Ida n'allait à la synagogue qu'une fois par an, le jour de Kippour. Quant aux parents de Sarah, dont le grand-père paternel était pourtant rabbin, ils ne respectaient absolument aucun rite : *« Mes parents étaient athées. »* Les éléments de religion enseignés aux enfants étaient les supports de la transmission d'une identité culturelle : *« Nous n'étions pas religieux, ajoute Sarah, mais les grands-parents maternels de mes cousins tenaient à célébrer la Pâque juive, pour nous, pour qu'on sache d'où on venait, qui nous étions, pour les enfants. »* De même, Ida précise que si son père ne l'a jamais emmenée à la synagogue, en revanche, il lui parlait beaucoup de la Bible, *« mais sur un plan historique plutôt que religieux »*.
- 21 Si les immigrants juifs coupèrent définitivement les ponts avec leur pays d'origine et rompirent bien souvent avec la tradition religieuse, ils étaient très attachés, en revanche, à ce que leurs enfants sachent lire et écrire le yiddish. Le père de Sarah donnait lui-même des leçons à sa fille, et Ida, tous les jeudis après-midi, fréquentait un patronage dans le XIX<sup>e</sup> arrondissement : *« C'était boulevard de la Villette. Je crois que c'est le parti communiste qui nous prêtait ses locaux. C'était un patronage où on apprenait à parler et à écrire en yiddish. Et pendant la guerre, quand j'étais à la campagne, j'écrivais à mon père en yiddish et il m'écrivait en yiddish pour pas qu'on sache ce qu'il disait. J'ai appris des récitation en yiddish. On jouait aussi des pièces de théâtre en yiddish. »* Seuls Charles et Maurice Zelty, dont la mère était née en France, n'ont jamais appris la langue des Juifs d'Europe centrale. Leurs parents, disent-ils, *« parlaient uniquement yiddish quand ils s'engueulaient devant nous. »*

## Des enfants parfaitement français

- 22 Bien que le français ne soit pas sa langue maternelle, Ida, qui naquit et grandit à Paris, s'est toujours sentie française : *« Je ne vois pas ce qui pouvait me différencier. »* Son père d'ailleurs ne manquait jamais une occasion de lui *« faire remarquer la chance qu'elle avait d'être née en France. »* Pour Jacques, c'est simple, *« les choses allaient de soi »*. Aucun doute



non plus pour Sarah : « *Dès que je suis allée à l'école, je suis devenue française.* » Charles et Maurice, dont la mère avait la nationalité française et dont les parents parlaient français à la maison, n'eurent même pas à se poser la question.

- 23 L'hostilité à laquelle les enfants furent parfois confrontés était davantage liée à leur appartenance religieuse qu'à leur origine étrangère : « *J'étais juive quand même, on me le faisait sentir, explique Sarah. À l'école, des filles nous traitaient de sales juives ou de sales youpines et nous tiraient les cheveux. À l'école des garçons, ils se battaient.* » Charles et Maurice confirment les bagarres : « *À l'école, quand on se faisait traiter de youpins, on se bagarrait.* » « *Certains commerçants, se souvient également Sarah, avaient des mots humiliants : "Les Juifs, ils veulent tout sans payer !"* » Les paroles xénophobes étaient plus rares. Un jour cependant, la petite fille fut la cible d'une remarque d'autant plus blessante qu'elle venait de son institutrice : « *Tu n'as pas honte de ne pas connaître les paroles de l'hymne national du pays qui nourrit tes parents ?* »
- 24 L'intégration des Juifs polonais à la société française, dans les années 1930, n'allait donc pas de soi. Seule la famille de Jacques, d'ailleurs, fut naturalisée. Les parents d'Ida avaient pourtant déposé une demande : « *La naturalisation, j'en entendais parler à la maison. Je sais que mes parents ont fait une demande, mais la naturalisation n'était pas systématique. Je ne sais pas pourquoi ils n'ont pas été naturalisés. Ils avaient quand même deux enfants, dont un fils... et puis mes parents étaient artisans, ils étaient installés comme artisans tailleurs. Je n'ai pas compris.* » Le père de Sarah était sans conteste celui dont la situation était la moins enviable : « *Mon père ne trouvait que des petits boulots non déclarés. Il n'avait pas de carte de travail. Tous les six mois environ, il recevait un avis d'expulsion. Il était reconduit à la frontière et revenait clandestinement. C'était déjà un clandestin.* » Cette habitude de la clandestinité allait se révéler fort utile après l'invasion de la France par l'Allemagne.

## L'étoile jaune

- 25 En février 1939, la prise de Barcelone par les troupes du général Franco jeta sur les routes des colonnes entières de républicains espagnols. Plusieurs Juifs polonais, engagés volontaires dans les Brigades internationales, franchirent les Pyrénées avec les civils et les soldats vaincus de l'armée républicaine. À leur arrivée sur le territoire français, ils furent placés avec les autres réfugiés dans les camps d'internement ouverts à la hâte par le gouvernement français. Parmi eux se trouvait Alter Fajnzylberg, un militant communiste originaire d'Otwock, près de Varsovie, qui avait déjà passé plusieurs années dans les prisons polonaises à cause de son engagement politique, et fut interné dans les camps de Saint-Cyprien et d'Argelès-sur-Mer.
- 26 Le 10 mai 1940, l'attaque de la Belgique par la Wehrmacht provoqua un exode massif. La famille de Jules Fainzang, installée à Anvers depuis 1927, réussit à prendre un train pour la France et fut accueillie à Lizac, un village du Tarn-et-Garonne. Les parents de Jules, issus d'un milieu hassidique, étaient sionistes. En 1925, ils avaient quitté Varsovie pour Haïfa avec leurs enfants : Esther, Jules et Joseph, qui tous les trois avaient attrapé le typhus. Après le décès d'Esther, la famille était repartie pour l'Europe sur le conseil des médecins, mais il n'était pas question de remettre les pieds en Pologne : « *Mon père ne voulait pas retourner en Pologne, parce qu'il était parti à cause de l'antisémitisme. Il n'a jamais voulu parler le polonais avec nous. Le polonais, il ne voulait pas s'en servir. Il avait une aversion très forte.* » Finalement, les parents de Jules avaient décidé de s'installer à Anvers, où un

cousin de son père était marchand de poissons. Ils avaient conservé l'espoir de retourner en Palestine et inscrit Jules à l'Hachomer Hatzair.

- 27 Après la signature de l'armistice du 22 juin 1940, l'instauration du régime de Vichy et l'entrée en vigueur du statut des Juifs mirent un point d'arrêt aux efforts entrepris par les parents d'Ida, Sarah et Jacques pour s'intégrer à la société française. Recensés, persécutés, spoliés, ils furent immédiatement la cible des mesures antisémites édictées par les autorités françaises et allemandes en zone occupée. Le 14 mai 1941, le père de Sarah fut arrêté et interné au camp de Pithiviers, d'où il parvint à s'enfuir au bout de quelques mois. En septembre, ce fut au tour d'Alter Fajnzylberg, qui vivait dans la clandestinité à Paris, d'être arrêté par la police française et conduit à Drancy. Transféré à Compiègne, il fut déporté dans le premier convoi de France à destination d'Auschwitz le 27 mars 1942. Le 6 mars, Jules Fainzang, son père Meilech et son frère Joseph furent arrêtés par des gendarmes français et internés au camp de Septfonds. Le 16 juillet 1942, Sarah, sa mère, et la mère d'Ida, furent raflées à Paris par la police française. Fait exceptionnel, les deux premières parvinrent à s'échapper du Vélodrome d'Hiver et à trouver refuge chez des amis. La troisième n'eut pas cette chance. Internée à Drancy, elle fut déportée dans le convoi n° 11, parti de la gare du Bourget le 27 juillet.
- 28 Un mois plus tard, un vaste coup de filet fut organisé en « zone libre » contre les Juifs étrangers. Joseph Fainzang réussit à prendre la fuite pendant le transfert des prisonniers juifs du camp de Septfonds, mais son frère Jules fut transféré à Drancy et déporté le 28 août dans le convoi n° 25. Le 9 septembre, leurs parents furent déportés à leur tour dans le convoi n° 30. Joseph s'engagea dans la résistance à l'instar de Charles Zelty, qui franchit clandestinement la ligne de démarcation en avril 1942, et tout juste âgé de 15 ans, rejoignit un groupe de jeunes résistants communistes lyonnais animé par son demi-frère Robert. L'année suivante, il intégra l'Union de la Jeunesse juive et participa directement à des actions de propagande (distribution de tracts, inscription de slogans sur les murs) ainsi qu'à des opérations de récupération d'armes et de matériel. Robert, arrêté par la police française en janvier 1943, fut condamné à trois mille francs d'amende par le tribunal correctionnel de Lyon pour « *menées antinationales, falsification de carte d'identité et infraction au statut des Juifs* ». Il mourut au camp de Saint-Sulpice, dans le Tarn, le 10 novembre 1943. Interpelé à son tour le 7 mars 1944, Charles fut incarcéré au siège de la Gestapo de Lyon, puis à la prison de Montluc. Identifié comme juif, il fut ensuite transféré au camp de Drancy, et déporté à Auschwitz dans le convoi n° 70, le 27 mars 1944. Son frère Maurice et ses deux sœurs, cachés par une organisation proche du parti communiste, le Mouvement national contre le racisme (MNCR), échappèrent à la déportation.
- 29 Le 17 août 1943, Jacques, ses parents et ses deux sœurs, Maria et Hélène, furent arrêtés par la Gestapo à Vitré, en Ille-et-Vilaine. Incarcérés pendant un mois à la prison Jacques Cartier de Rennes, ils furent transférés à Drancy puis déportés à Auschwitz, le 7 octobre, dans le convoi n° 60. En juin 1940, Ida avait été confiée par ses parents à une nourrice près de Melle dans les Deux-Sèvres. Alors qu'elle n'avait pas encore 15 ans, trois gendarmes français vinrent l'arrêter dans la soirée du 30 janvier 1944. Elle fut déportée à Auschwitz dans le convoi n° 68, qui partit de la gare de Bobigny le 10 février 1944. Le 24 mai, Sarah et sa mère furent arrêtées sur dénonciation et conduites au dépôt du Palais de Justice. Internée dès le lendemain à Drancy, elles furent déportées le 30, dans le convoi n° 75. Enfin, le 31 juillet, moins d'un mois avant la libération de Paris, le père d'Ida, Jankiel Fensterszab, fut déporté dans le dernier convoi de Drancy vers Auschwitz.

- 30 Les parents d'Ida, de Jacques et de Jules, de même que les sœurs aînées de Jacques, furent assassinés à Auschwitz.

## Le retour des rescapés

- 31 Libérés en avril et mai 1945, les survivants prennent le chemin de la France. La collaboration du régime de Vichy avec l'occupant nazi n'a pas suffi à briser les liens qui les rattachent au pays de leur enfance. En remettant les pieds sur le sol français, Ida, Sarah, Jacques et Charles, ont tout simplement le sentiment de rentrer chez eux. Toutefois, le silence entourant l'implication de la police et de la gendarmerie dans l'arrestation des Juifs ne les laisse pas indifférents : *« Nous avons été très choqués en revenant de déportation, se souvient Sarah. On a été très choqués d'abord parce qu'on avait ce sentiment que la France nous avait trahis quand même, et aussi de savoir que la préfecture de police avait reçu la fourragère d'honneur de la résistance, alors qu'ils étaient devenus résistants en 1944. »* Toute la France, cependant, n'avait pas collaboré. Ida, qui pendant l'occupation avait reçu le soutien de l'institutrice, du maire et des habitants du village des Deux-Sèvres où elle habitait, ne cultive pas de rancœur à l'encontre de son pays natal :
- 32 *« Je n'ai pas été trahie par la France, j'ai été trahie par une partie de la France, par Vichy. Je n'ai jamais généralisé. Il faut bien séparer, il y a eu plusieurs France. Il y a eu les indifférents, il y a eu les maquisards, il y a eu les collaborateurs. Tout ça, ça fait un ensemble. Quand on rentre de l'exil, comme nous, on est tellement heureux de retourner en France que... pour moi, je ne rentre pas avec un esprit de vengeance, ni de reproche. Je suis tellement heureuse de revoir la France. Victor Hugo a dit : "Il faut avoir connu l'exil pour aimer la France". Ça, je l'avais appris avec Madame Picard, ma maîtresse d'école, et vraiment je l'ai ressenti. Quand on revient d'exil comme nous, eh bien on est drôlement heureux. D'abord, ne serait-ce que d'entendre parler français, mais c'est quelque chose ! Au camp, on n'entend pas parler français. Il n'y a que quelques femmes, entre nous, mais il n'y a pas de kapos françaises. Il n'y a aucune dirigeante française, donc le français est inconnu. Et quand on revient, qu'on est rapatrié, qu'on commence à voir les médecins, qu'on commence à vous parler français dans l'avion, ça vous met du baume au cœur. »*
- 33 Très vite d'ailleurs, Ida va faire la connaissance de résistantes rescapées des camps de concentration : *« À ma libération, j'ai été hospitalisée deux mois et ensuite, je suis partie pendant plus d'un an dans les maisons que Geneviève de Gaulle avait ouvertes pour les résistants. Nous étions trois petites juives à l'hôpital Brousset, elle n'a fait aucune difficulté, elle nous a emmenées aussi. Pendant un an, j'ai vécu avec d'anciennes résistantes qui me parlaient de leurs missions, de ce qu'elles avaient fait. J'ai connu Charlotte Delbo. J'ai une admiration sans bornes pour ces femmes qui se sont engagées sans qu'on ne leur demande rien pour libérer la France. Quand je reviens au pays, j'ai donc une autre image de la France. Ce sont des gens de Vichy, ce sont des gendarmes sans scrupules qui m'ont arrêtée, mais je ne mélange pas avec la Résistance. »*
- 34 En 1946, Sarah et sa mère décident de rendre leur passeport polonais. À sa majorité, la jeune fille dépose un dossier de naturalisation. Après deux ans d'instruction, elle obtient la nationalité française. La demande de sa mère, en revanche, est rejetée : *« Pour ma mère, il manquait toujours un papier. Ensuite, elle s'est découragée. Elle a vécu 27 ans en Pologne et 53 ans en France, c'est-à-dire le double, et son rêve était de mourir française, mais elle n'a jamais été française. »* Sarah se marie le 15 novembre 1952 avec un Français non-juif et devient

Madame Montard. Ses enfants, Claire et Laurent, naissent en 1953 et 1956. Sa fille est aujourd'hui professeure de français.

- 35 Charles est le premier à retourner en Pologne après la guerre. En 1955, les responsables de l'Amicale d'Auschwitz, dont il fait partie, sont reçus par le Premier ministre Józef Cyrankiewicz, lui-même ancien prisonnier du camp. Il y retournera plusieurs fois dans le cadre de ses activités professionnelles, mais sans enthousiasme excessif : *« Le peu que j'y suis allé, je sentais que l'antisémitisme était dans leur peau. »*
- 36 En 1978, Jacques Zylbermine décide de *« faire un pèlerinage »* personnel à Auschwitz et Buchenwald. En chemin, il fait un détour par Włoszczowa, sa ville natale : *« J'ai vu une petite ville, mais il n'y avait pas grand-chose. J'ai essayé de voir la vie à laquelle mes parents avaient appartenu. J'ai trouvé un petit hôtel potable. Je suis resté peut-être une quinzaine de jours. Je me suis creusé les méninges pour voir si des gens avaient connu mes parents. Certains m'ont affirmé les avoir connus. »* Jacques, d'ailleurs, a très peu d'informations sur sa famille : *« Ma mère avait un frère, qui nous a fait venir à Nancy et trois sœurs. De temps en temps j'entendais qu'elle disait des prénoms, mais bon... quand t'as pas connu... »*
- 37 À de rares exceptions près, tous les Juifs de Pologne ont été assassinés. Après la Shoah, les enfants des immigrants juifs d'avant-guerre se trouvent définitivement coupés de leurs racines familiales. *« Ma mère, explique Ida, avait d'autres frères et sœurs qui sont restés en Pologne. On a tout à fait perdu leur trace après la guerre, parce que nous les enfants, mon frère et moi, nous n'avions pas l'adresse de ces oncles, mais eux avaient la nôtre. Il y a un oncle qui est venu de Pologne après la guerre et puis je crois qu'il est parti. Il est passé par Paris. Il a été voir sa sœur, et puis il est parti en Israël. Je n'ai pas eu de contact avec lui. Je n'ai absolument aucun contact ni du côté de ma mère, ni du côté de mon père ».* Depuis 1988, Ida accompagne des groupes d'élèves à Auschwitz plusieurs fois par an, mais elle n'a jamais vu la ville natale de sa mère. Quant au village de son père, dans les environs de Łódź, il ne figure sur aucune carte...
- 38 À la différence de ces camarades, Sarah a attendu 2003 avant de retourner à Auschwitz : *« Pendant 58 ans, je n'ai pas voulu aller à Auschwitz. Et puis, je ne voulais pas aller en Pologne de toute façon. »* Sur ce point, l'opinion d'Ida est moins tranchée : *« Ce n'est pas en Pologne que je ne voulais pas retourner, mais à Auschwitz, parce que j'avais peur de l'effet que ça allait me procurer. »* Il est vrai qu'à Ravensbrück, après la « marche de la mort », c'est une infirmière polonaise, Wanda, qui l'avait soignée et sauvée.
- 39 Le parcours de Jules Fainzang est sensiblement différent. En 1945, après s'être brièvement engagé dans l'armée américaine, il rentre à Paris et devient le tuteur légal de ses quatre frères et sœurs. La plus jeune, comprenant que ses parents ne reviendront pas, prend un bateau pour la Palestine. Jules s'organise également pour partir, mais son départ est retardé par la guerre israélo-arabe de 1948. Entretemps, il rencontre à Paris une jeune femme, Paulette Olère, dont les parents, originaires de Varsovie, ont été déportés à Auschwitz. Le couple se marie, mais Jules n'arrivera jamais à convaincre son épouse de partir en Israël : *« Paulette est née à Paris et n'a jamais eu en tête de s'installer là-bas. Pour elle, il aurait fallu apprendre l'hébreu. Elle parlait bien le yiddish, mais le yiddish en Israël... »* À l'époque, Jules et son frère Joseph sont proches du parti communiste. En 1951, ils sont interpellés par la police alors qu'ils collent des affiches à Saint-Mandé pour la manifestation du 1<sup>er</sup> mai. Joseph, qui est naturalisé français, n'est pas inquiété, mais Jules doit quitter le territoire français. Sur les conseils de sa belle-sœur, il rencontre Jacques Duclos, qui lui réserve un accueil enthousiaste : *« Mais tu sais que tu as de la veine ! Mais, c'est une chance ! Tu te rends compte. Mais tu t'en vas ! Tu vas en Pologne ! Tu vas à Varsovie ! Tu es né*

*là-bas ! Mais demain, tu es en démocratie populaire ! Qui ne voudrait pas déjà y être ! » Jules est convaincu et part s'installer en Pologne, pays où il est né mais dont il ne connaît pas la langue. Il y restera neuf ans avant de pouvoir enfin rentrer en France avec sa femme et ses enfants.*

- 40 Alter Fajnzylberg, qui réussit à s'enfuir en janvier 1945 pendant l'évacuation du camp d'Auschwitz, prend la décision de ne pas rester en Pologne. Rescapé du Sonderkommando, il rentre en France et entame la rédaction de ses mémoires, en polonais, sur des cahiers d'écolier. Il abandonne peu à peu toute activité politique et fonde une famille. Dans les années 1970, son fils, Roger, occupe des fonctions dirigeantes au sein de l'Union des étudiants communistes (UEC) et remporte les élections municipales à Sèvres, dans les Hauts-de-Seine. Il conserve le fauteuil de maire le temps d'un mandat, de 1977 à 1983. Alter Fajnzylberg retourne à Auschwitz en 1985 et dépose des documents personnels aux archives du musée. Il meurt en 1987. Son fils est actuellement directeur général de l'Œuvre de secours aux enfants (OSE).

## De nouveaux immigrants

- 41 Après la Seconde Guerre mondiale, de nouvelles vagues d'immigrants juifs polonais arrivent en France : dans l'immédiat après-guerre, après le retour au pouvoir de Władysław Gomułka en 1956 et pendant la campagne antisémite orchestrée par le régime communiste en 1968. Leur intégration à la société française va suivre un cours comparable à celle du premier groupe : contact avec un parent installé en France, recherche d'un travail et d'un logement, apprentissage du français, mariage, naissance des enfants et naturalisation. Leur profil, toutefois, est différent. Les adolescents survivants qui arrivent en France dès 1945, en particulier, sont absolument seuls et totalement désocialisés. Ils doivent reconstruire intégralement leur vie dans des circonstances extrêmement difficiles. Pour beaucoup, il est hors de question de remettre les pieds en Pologne : *« Ce n'était certainement pas ce dont j'avais envie, la Pologne était peuplée de mauvais souvenirs. Je n'avais plus de famille. (...) Plus rien ne me liait à ce pays<sup>3</sup>. »*
- 42 Après un bref passage à l'hôpital de Thionville, Benjamin Orenstein, dont les parents et les quatre frères et sœurs ont été assassinés, est accueilli dans un centre de l'Agence juive à Trevano, en Suisse. Il n'a qu'un rêve, partir en Palestine, et franchit la frontière italienne pour embarquer dans un bateau de la Haganah. C'est en Italie, également, dans un camp de personnes déplacées, que se trouve Mira, la tante de Sarah, avec sa petite fille de 7 ans. Elle parvient à contacter ses sœurs à Paris et s'installe en France. Son mari, violoncelliste à l'orchestre philharmonique de Wilno a été abattu dans la forêt de Ponary en juillet 1941.
- 43 Isabelle Choko, dont le père est mort dans le ghetto de Łódź et la mère à Bergen-Belsen, est libérée par l'armée britannique le 15 avril 1945. Elle est d'abord accueillie en Suède, à l'hôpital de Norköping, puis dans le village de Lövsta-Bruk, où elle reprend progressivement des forces. Là, elle apprend qu'une infirmière rencontrée à Bergen-Belsen a retrouvé un oncle, dont elle lui avait indiqué le nom, à Paris. En février 1946, elle prend le bateau pour la France et débarque à Granville, dans le Cotentin. De là, elle rejoint la capitale en train : *« J'étais arrivée en France : le rêve de ma mère, mon rêve<sup>4</sup>. »* Très vite, la jeune fille s'inscrit à l'Alliance française pour prendre des cours de français. En décembre, elle se marie avec Arthur, un garçon dont les parents sont arrivés de Pologne en 1928 et continuent à parler polonais à la maison. En janvier 1947, les jeunes mariés s'installent à

Saint-Maur-des-Fossés. Leur premier enfant, Marc-Henri, naît en août. Deux autres garçons voient le jour l'année suivante et en 1951. Quelque temps plus tard, Isabelle Choko se rend en Pologne. Elle est hébergée par un oncle de son mari, Mieczysław Chodzko, qui avait réussi à s'évader du camp de travail de Treblinka I<sup>5</sup> : *« Il a été nommé ministre après la Libération ; il a ensuite perdu toutes ses fonctions officielles, car il était juif. Des Juifs, on n'en voulait pas, même dans cette Pologne dite communiste<sup>6</sup>. » « Lors d'un autre voyage en Pologne, poursuit-elle, j'ai vu sur les murs des écrits antisémites et j'ai été obligée de constater à nouveau que les catholiques polonais étaient souvent allergiques aux Juifs<sup>7</sup>. »*

- 44 Régine Frydman, rescapée du ghetto de Varsovie, n'est guère plus tendre à l'encontre des Polonais : *« Il y en a qui nous ont sauvés quand même, mais on n'a pas pu retrouver notre appartement, bien entendu que non. Il était occupé et c'était terminé. On a quitté Varsovie le plus vite possible, parce que l'antisémitisme continuait de plus belle. Comme on était assez connus dans le quartier, mes parents ont décidé de partir à Gdańsk, où personne ne nous connaissait. On est partis s'installer à Gdańsk, et nous avons pris le nom de ma mère, un nom très polonais : Stankiewicz. »* Jusqu'à son arrivée en France, la sœur de Régine, Nathalie, ignorait même qu'elle était juive : *« J'étais comme une petite catholique, parce que mes parents, tout simplement, ils avaient la trouille. »* Les parents des deux fillettes ouvrent un commerce et s'efforcent de reprendre une vie normale. Peu de temps après, le frère de leur père, parti vivre à Paris vers 1930 et engagé volontaire en 1939, retrouve leur trace. En juillet 1947, Régine et son père arrivent à Paris avec un visa de tourisme. Ils emménagent quelque temps chez cet oncle, dans un petit deux-pièces de la rue des Couronnes, dans le XX<sup>e</sup> arrondissement, puis se mettent au travail : *« Mon père a ouvert une petite boutique. On a été apprendre à travailler la confection dans un atelier sur les grands boulevards, puisqu'on ne savait pas faire ça. Mon père a trouvé ensuite une toute petite boutique à louer derrière la rue des Couronnes. Je dormais dans l'arrière-boutique et mon père dans un petit hôtel. C'était très difficile à l'époque de trouver un logement. »* En 1948, un fabricant de boutons accepte de leur louer un petit appartement. Le père de Régine peut enfin faire venir à Paris son épouse et sa fille cadette, Nathalie : *« La famille s'installe. On bosse dur. Nathalie va à l'école. Moi, je vais trois mois à l'Alliance française pour apprendre le français. On est restés dans la confection, mais quelques années après on a travaillé à notre propre compte. La plus grande partie de l'appartement était pour le travail, mes parents avaient une chambre et nous avions une chambre. On bossait dur. Vraiment. »* Régine acquiert la nationalité française par mariage en 1954. Dès que possible, la famille renonce à la citoyenneté polonaise : *« Nous nous sommes sentis français et heureux de l'être à tel point que lorsque nous sommes devenus français, nous sommes allés au consulat de Pologne. Ils nous ont dit : "Vous voulez qu'on vous prolonge les passeports ?". On leur a dit : "Non. Merci beaucoup. On vous les rend, et merci pour tout" ».* Régine et Nathalie attendront ensuite 1993 pour faire un voyage à Varsovie et revoir leur ville natale.

- 45 Dans tous les cas de figure étudiés, la présence d'un parent sur le territoire français explique l'arrivée des nouveaux migrants. Ce facteur est également déterminant dans le parcours de Benjamin Orenstein. À son arrivée en Palestine, à la fin de l'année 1946, il intègre le kibboutz d'Aloumot, en Galilée. En mai 1948, dès la création de l'État d'Israël, il s'engage dans Tsahal et participe au premier conflit israélo-arabe. Démobilisé en août 1950, il trouve du travail dans une entreprise de bâtiment, mais ne touche qu'un maigre salaire. Grâce à la Croix Rouge, un cousin, qui tient un commerce à Lyon, prend contact avec lui. En novembre 1951, Benjamin part en France *« avec la ferme intention de revenir au plus tard dans trois mois<sup>8</sup> »*. Toutefois, toutes les personnes à qui il annonce son voyage lui *« décrivent ce pays comme un véritable paradis »*. Par conséquent, écrit-il, *« je me mis dans*



*l'idée que je m'embarquais vers un Eldorado où les portes de la fortune allaient s'ouvrir à moi ». Dès son arrivée à Lyon, son cousin s'efforce de le convaincre de ne pas repartir en Israël. À l'approche de la date d'expiration de son visa, il prend la décision de rester en France : « Je ne connaissais pas réellement ce pays (je découvrirai plus tard que c'était sans doute l'un des plus beaux du monde), mais j'avais compris que c'était un pays de liberté, et j'étais bien placé pour en connaître le prix. » Les débuts, cependant, sont difficiles. Benjamin ne parle pas français et doit régulariser sa situation administrative : « Je n'avais obtenu qu'un récépissé provisoire qui ne me permettait pas de travailler légalement. Après quelques mois de jeu de cache-cache avec les autorités, ma demande de régularisation de situation fut acceptée par la Préfecture de Police de Paris. J'obtins une prolongation de mon permis de séjour jusqu'à nouvel examen de mon dossier. » Quelques mois plus tard, il obtient un rendez-vous avec un employé du service des étrangers de la Préfecture. C'est l'occasion pour lui « d'expliquer ma motivation à faire ma nouvelle vie en France ». Munis enfin de papiers en règle, Benjamin travaille quelques mois dans le commerce de son cousin, puis devient apprenti tailleur. En 1954, il rencontre une jeune femme dont le père a été déporté et se marie. Plus de soixante-ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, il conserve une rancœur intacte à l'encontre des Polonais : « Si le peuple polonais n'avait pas collaboré avec les nazis pour faire la chasse aux juifs, peut-être aurais-je encore quelques membres de ma famille en vie... C'est certainement très difficile à comprendre pour un Français d'aujourd'hui, mais la réalité était celle-ci. Tuer un juif, pour les autorités allemandes, devait toujours avoir une raison (évasion, désobéissance, etc.), alors que pour les Polonais, tuer un juif était un acte de foi<sup>9</sup>. »*

- 46 Teresa Stiland, dont la bibliothèque est remplie d'ouvrages en polonais, ne partage sans doute pas la même analyse. C'est d'ailleurs la seule personne rencontrée à s'exprimer quotidiennement dans la langue de son pays natal. Il est vrai qu'à la différence des rescapés arrivés dans l'immédiat après-guerre, elle avait déjà 32 ans à sa venue en France. Teresa est née à Cześćchowa en 1925, mais a été élevée à Łódź par ses grands-parents maternels. Après l'invasion de la Pologne par l'Allemagne nazie, elle est restée enfermée quatre ans dans le ghetto de Łódź avant d'être déportée à Auschwitz en août 1944. Comme Isabelle Choko, elle est libérée à Bergen-Belsen le 15 avril 1945, mais décide de rentrer en Pologne dans l'espoir, vain, de retrouver des membres de sa famille. Elle n'est d'ailleurs pas autorisée à retourner à Łódź, car les autorités polonaises veulent regrouper les Juifs dans les anciens territoires allemands, à l'est de la ligne Oder-Neisse. On l'oblige également à renoncer à son nom, Rozenberg, pour prendre un patronyme polonais : Matuszewska. Elle se retrouve dans un centre de réfugiés à Szczecin, passe son bac en deux ans et intègre une école d'infirmières. Après avoir obtenu son diplôme, elle est envoyée à Varsovie, dans un organisme militaire où elle est amenée à soigner des personnalités importantes du régime. Affiliée à un syndicat officiel, elle prend néanmoins rapidement ses distances avec le pouvoir communiste et n'hésite pas à donner son sang pour les insurgés de Budapest. En 1955, elle retrouve la trace d'un oncle maternel qui vit à Paris, mais ses demandes de visas de départ sont systématiquement rejetées. Elle réussit finalement à partir, grâce à l'intervention du président du comité juif de Varsovie, et arrive en France le 8 mars 1957. Elle obtient le statut de réfugiée, mais ne parle que polonais et yiddish. Son diplôme d'infirmière n'est pas reconnu en France et son oncle, aveugle, ne peut subvenir à ses besoins. Livrée à elle-même, elle trouve du travail dans une maison de retraite située entre Dreux et Chartres, puis dans une clinique privée à Asnières. Petit à petit, son français s'améliore. En 1960, elle rend visite à des amies en Israël qui lui déconseillent de s'installer. L'année suivante, elle se marie et acquiert la nationalité française. Son mari, un Juif polonais débarqué à l'hôtel Lutetia en 1945, a déjà



obtenu sa naturalisation. Le couple a une fille, née en 1963, à qui Teresa parle polonais et avec qui elle retournera pour la première fois en Pologne en 1976.

- 47 Un dernier exemple illustre l'arrivée des Juifs polonais en France après la Shoah. Il s'agit de l'itinéraire de Dawid Szmulewski. Comme Alter Fajnzylberg, il a combattu dans les Brigades Internationales et a été déporté de Compiègne à Auschwitz par le convoi du 27 mars 1942. Après la guerre, il est resté en Pologne et a occupé des fonctions importantes au sein des services de sécurité. Il fait partie des communistes juifs qui ont été chassés de leur poste en 1968 par un régime qu'ils avaient servi pendant des années. Arrivé à Paris, Dawid Szmulewski a fait part de son amertume à plusieurs communistes français, dont Charles Zelty, et rédigé ses mémoires en yiddish.
- 48 L'étude comparée des trajectoires biographiques des rescapés de la Shoah permet de formuler quelques remarques sur l'immigration des Juifs polonais vers la France. Plusieurs vagues migratoires se sont succédées des années 1920 à la fin des années 1960. Avant la Seconde Guerre mondiale, les migrants étaient attirés par la prospérité de la France, ses institutions démocratiques et son rang de grande puissance. Après avoir trouvé du travail, ils s'efforçaient de faire venir leur famille et attachaient une grande importance à la scolarité de leurs enfants. Après 1945, les survivants de la Shoah qui arrivent en France sont des individus isolés, dont la famille a, le plus souvent, été totalement anéantie. L'image de la France, dont le gouvernement légal a collaboré pendant quatre ans avec l'Allemagne nazie, s'est fortement dépréciée. Dans certains cas, le territoire français n'est plus qu'un point de passage avant un départ en Palestine (ou aux États-Unis).
- 49 Les trajectoires des migrants sont rarement linéaires. Tous ne sont pas partis de Pologne pour venir directement en France. Les parents d'Ida Grisnpan se sont rencontrés en Allemagne, Jules Fainzang a grandi en Palestine puis en Belgique, Alter Fajnzylberg a franchi la frontière espagnole après la victoire des armées franquistes, Isabelle Choko a passé plusieurs mois en Suède avant de rejoindre sa famille à Paris et Benjamin Orenstein a vécu cinq ans en Israël avant de s'installer à Lyon. L'analyse des parcours migratoires fait parfois apparaître une circulation inattendue entre la Pologne, la France et Israël. La trajectoire de Jules Fainzang, en particulier, échappe à toute grille de lecture préétablie. En outre, une partie de la famille des personnes installées en France vit parfois en Israël (ou ailleurs).
- 50 Malgré les disparités constatées, des mécanismes communs ont structuré l'intégration des immigrants juifs polonais à la société française : la maîtrise de la langue, l'activité économique, la vie familiale et parfois aussi l'engagement politique. Il est possible d'affirmer sans risque que leur complète assimilation a été grandement facilitée par la rupture totale des liens avec leur pays d'origine. Lorsqu'ils évoquent les Polonais, les rescapés de la Shoah ne parlent jamais d'eux-mêmes, mais des catholiques. Bien que la société polonaise ait fortement évolué depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, ils conservent, dans la plupart des cas, une forte rancune contre leurs anciens compatriotes. Pour eux, la Pologne est avant tout un immense cimetière, une terre de cendres, la tombe d'un peuple assassiné. Ils n'y retournent que pour aller à Auschwitz. À l'inverse, ils se félicitent de vivre en France : « *C'est un bonheur de tous les jours*<sup>10</sup>. »

Photo 1



Sarah Lichtsztejn et ses parents posant chez un photographe à Paris en 1934.

©Mémorial de la Shoah/CDJC

## NOTES

1. Jacques Zylbermine (Paris, 8 juillet 2010) ; Jules Fainzang (Paris, 27 juillet 2010) ; Sarah Montard (Le Tremblay-sur-Mauldre, 3 août 2010) ; Ida Grinspan (Paris, 7 septembre 2010) ; Teresa Stiland (Paris, 13 septembre 2010) ; Charles et Maurice Zelty (Paris, 10 novembre 2010) ; Régine Frydman et sa sœur Nathalie Metz (Paris, 10 novembre 2010).
2. Isabelle Choko, *Mes deux vies*, Éditions Caractères, 2004 ; Jules Fainzang, *Mémoire de déportation*, L'Harmattan, 2002 ; Alter Fajnzylberg, *Co wydziałem w Auschwitz*, manuscrit non daté ; Régine Frydman, *J'avais 7 ans en 1939*, manuscrit, 1995 ; Ida Grinspan et Bertrand Poirot-Delpech, *J'ai pas pleuré*, Presses-Pocket, 2003 ; Sarah Montard, *Chassez les papillons noirs. Récit d'une vie avant, pendant et après la Shoah*, Éditions du Manuscrit, 2011 ; Benjamin Orenstein et Jean-Claude Nerson, *Ces mots pour sépulture*, édité à compte d'auteur, 2006.
3. Benjamin Orenstein, *Ces Mots pour sépulture, Matricule B 4416*, publié à compte d'auteur, 2006, p. 97 et 102.
4. Isabelle Choko, *Mes deux vies*, Caractères, 2004, p. 122.
5. Mieczysław Chodzko, *Évadé de Treblinka*, Le Manuscrit, 2010.
6. Isabelle Choko, *op. cit.*, p. 209.
7. *Ibid.*, p. 210.
8. Benjamin Orenstein, *op. cit.*, p. 124. Les citations qui suivent sont toutes extraites des dernières pages de ce récit autobiographique.

9. Benjamin Orenstein, *op. cit.*, p. 6 et 7.

10. Régine Frydman, *J'avais sept ans en 1939*, manuscrit, p. 60.

---

## RÉSUMÉS

De nombreux Juifs polonais, fuyant la misère et l'antisémitisme, vinrent s'installer en France avant la Seconde Guerre mondiale. En 1940, l'occupation allemande et l'avènement du régime de Vichy mirent fin brutalement à leurs espoirs d'intégration. Fichés, spoliés, raflés, déportés, ils périrent en masse durant la Shoah. Un tiers environ des victimes de la « Solution finale » en France étaient d'origine polonaise. À la Libération, les survivants furent bientôt rejoints par de nouveaux réfugiés, rescapés des ghettos et des camps, aux yeux desquels la Pologne n'était plus qu'un immense cimetière. Durant plus de quarante ans, le partage de l'Europe en deux blocs antagonistes acheva de les couper de leur pays d'origine. Aucun, ou presque, n'apprit le polonais à ses enfants. Tous, en revanche, déployèrent d'importants efforts pour s'intégrer à leur société d'accueil et devenir Français. Comparer leurs trajectoires individuelles offre une double perspective riche d'enseignements sur l'immigration en France et le destin des Juifs au <sup>xx</sup>e siècle.

A lot of Polish Jews, fleeing misery and anti-Semitism, settled in France before the Second World War. In 1940, the German occupation and the establishment of the Vichy regime ended their hopes of integration. Filed, despoiled, rounded up, deported, they massively died during the Holocaust. One third of the victims of the "Final Solution" in France came from Poland. At the Liberation, new refugees, survivors from ghettos and camps, arrived. For them, Poland was just a huge cemetery. Hardly anyone of them spoke Polish with his children. On the other hand, they made important efforts to integrate French society and to become French citizens. To compare their individual trajectories gives a double viewpoint on the immigration in France and the fate of Jews during the twentieth century.

## INDEX

**Keywords :** immigration, trajectories, Polish Jews, Holocaust, survivors

**Mots-clés :** intégration, trajectoires, Juifs polonais, France, Shoah, rescapés

## AUTEUR

### ALBAN PERRIN

Alban Perrin est coordinateur au Mémorial de la Shoah à Paris et assistant à l'Institut d'Études Politiques de Bordeaux. Il a récemment publié deux articles : « Les voyages d'étude à Auschwitz. Enseigner l'histoire de la Shoah sur les lieux du crime. » (*Revue d'histoire de la Shoah*, n° 193, juillet-décembre 2010, p. 423-440), et « Y a-t-il encore des synagogues en Pologne ? » (*Regard sur l'Est*, juillet 2011, [http://www.regard-est.com/home/breve\\_contenu.php?id=1222](http://www.regard-est.com/home/breve_contenu.php?id=1222)).